

Le Petit Gilbert

DE LA MÊME AUTRICE, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Correctrice incorrigible. Des bonbons sur la langue et autres curiosités du français, 2022

LE Muriel Gilbert
PETIT
GILBERT

Dictionnaire des erreurs...
qui sont entrées dans nos dictionnaires

Avertissement: le présent ouvrage reproduit des chroniques «Un bonbon sur la langue» diffusées sur l'antenne de RTL. Certaines d'entre elles sont reprises du précédent ouvrage de l'auteur, *Correctrice incorrigible* (Buchet-Chastel, 2022).

Conception graphique: Studio T&D,
Tom Bücher & Delhia Dondain

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2024.
ISBN: 978-2-283-03798-0

MALLE AUX TRÉSORS

J'adore les fautes. J'adore les chercher, tel un chien truffier en quête de précieux tubercules ; j'adore aussi les corriger. Ça tombe bien, je suis correctrice. C'est un TOC, carrément : les fautes que je ne peux pas corriger, celles qui sont affichées en quatre mètres par trois sur les murs de nos villes, imprimées dans les livres et jusque sur les paquets de biscuits au chocolat me donnent des démangeaisons allergiques.

Une telle déviance, on l'imagine aisément, entraîne quasi automatiquement une dépendance aiguë aux dictionnaires de tout poil, en papier comme en ligne, avec une collection déraisonnable des anciennes versions du Petit Robert et du Petit Larousse, sans oublier un amour (bigame) pour la dernière édition de chacun des deux susnommés – amour façon cœur d'artichaut, car chaque année la nouvelle édition éveille une bouffée de désir tout neuf, tandis que les exemplaires du millésime précédent reculent d'un cran dans la bibliothèque et dans mes affections.

Je nourris une passion toute particulière, et vaguement perverse, avouons-le, pour les fautes – ou les erreurs, comme on les appelle plus courtoisement – qui réussissent à se frayer un chemin jusqu'à nos dictionnaires.

Comment accomplissent-elles un tel prodige ? Oh, le plus simplement du monde. Une langue vivante, à l'inverse de ce que l'on croit souvent, n'est pas bâtie sur un ensemble intangible de règles logiques et raisonnables. Une langue vivante est bien au contraire une langue qui change. Une langue qui n'évolue plus est une langue morte, comme le grec ancien ou le latin. Et qui fait évoluer la langue ? L'Académie française ? Les dictionnaires ? Oooh que non. C'est nous. Les Français, les Belges, les Suisses, les Québécois, les francophones d'Afrique et d'ailleurs encore, bref les locuteurs du français.

Ce sont les mots que nous choisissons d'utiliser, de nos écrits officiels ou littéraires à nos discussions d'apéritif et de cour de récré, qui finissent par intégrer les dictionnaires, quand leurs auteurs, les lexicographes, jugent que ces mots

sont entrés dans ce qu'ils nomment « l'usage », c'est-à-dire dans notre vie de tous les jours.

Or, ce qui est merveilleux, c'est qu'il suffit que nous nous mettions tous à faire la même faute pour qu'elle se transforme... en usage, donc fasse son entrée dans nos dictionnaires, et ainsi devienne la règle!

Cette idée m'enchant. Saviez-vous que notre *lendemain* est issu d'une compréhension erronée de *l'endemain*, son ancêtre? Qu'*événement* ne prend un deuxième accent aigu que parce que l'imprimeur du dictionnaire de l'Académie française, au début du XVIII^e siècle, n'avait pas commandé suffisamment de caractères de plomb comportant un E doté d'un accent grave? Que l'on devrait dire *cauchemarer* et non *cauchemarder*, ou qu'*inclus* prend un S final, à la différence d'*exclu* et de *conclu*, parce que l'Académie française l'a oublié au XVIII^e siècle lors d'une réforme de l'orthographe?

Une faute, une erreur devenue la règle, pour moi, c'est un peu comme Cendrillon devenue princesse, le Vilain Petit Canard transformé en cygne majestueux : un conte

de fées linguistique. Une merveille de la langue. Le plaisir suprême consiste pour moi à partager ces merveilles, chaque samedi et dimanche à l'heure du petit déjeuner, avec les auditeurs de la matinale de Stéphane Carpentier sur RTL, dans la chronique « Un bonbon sur la langue ». Voici quelques échantillons de ces délices radiophoniques, facétieusement transformés en *Dictionnaire... des erreurs qui sont entrées dans nos dictionnaires*.

Bienvenue dans ma malle aux trésors, amis des mots!





ACCUEIL, n. m. : erreur d'ordre

Ravie de vous accueillir dans ce dictionnaire pas comme les autres, amis des mots! Et tenez, puisque nous parlons d'accueil, Catherine a attiré mon attention sur une incongruité de la langue française et se pose une question si naturelle que je suis sûre que vous vous l'êtes posée vous-mêmes, il y a longtemps, quand vous étiez de tout petits amis des mots, au CP ou au CE1...

Voilà. Catherine me raconte qu'elle travaille à l'accueil d'une mairie du département de la Vienne. Elle est amenée à donner son adresse de courriel à de nombreuses personnes, naturellement, adresse qui commence de manière assez logique par le mot « accueil ». « Les gens me rappellent sans cesse en disant que le mail ne fonctionne pas! » m'écrit-elle. En fait, ils « se trompent tous les jours sur l'orthographe du mot *accueil* », et du coup les messages n'arrivent pas.

Changer d'adresse mail ne serait peut-être pas une mauvaise idée (voilà en tout cas une façon tout ce qu'il y a

de pragmatique de résoudre le problème). Mais Catherine voudrait tout de même savoir pourquoi diable accueil s'écrit UEIL, ce qui normalement devrait se prononcer «ueye», alors qu'on le prononce «euil», comme dans écu-reuil, qui lui s'écrit bien EUIL! Bref, dans accueil, on prononce «ueil» comme s'il était écrit EUIL.

Comment expliquer cette cocasserie? D'abord, histoire de dédramatiser la mésaventure électronique qui frappe notre amie Catherine, précisons que l'accueil n'est pas seul à souffrir de cette orthographe apparemment illogique. C'est aussi le cas de quelques autres mots (orgueil, cercueil, écueil, recueil, cueillette...), et bien sûr de tous les mots de leur famille. Cueillir et recueillir s'écrivent comme s'ils se prononçaient «cueyir» et «recueyir», orgueilleux devrait se lire «orgueyeux», etc.

Voici ce qu'en dit la toujours excellente Banque de dépannage linguistique sur son site web : « Le son [œj] (qui se prononce comme le mot œil) s'écrit généralement EUIL en fin de mot. » Ça, on est d'accord... Et elle donne les

exemples du fauteuil, du deuil, du seuil ou du fameux écu-reuil cher à Catherine: OK, tous ces mots se terminent en EUIL.

Les exceptions se produisent lorsque le son [œj] est immédiatement précédé d'un C qui se prononce «que», ou d'un G qui se prononce «gue», ce que l'on appelle «C dur» et «G dur».

Pourquoi? C'est enfantin, quand on y songe. Nous avons tous mémorisé à l'école primaire que le C et le G se prononcent «se» et «je» quand ils précèdent les voyelles E ou I. Donc C + «euil» se prononce «seuil»; de même G + «euil» se prononce «jeuil». C'est pour conserver la prononciation dure, [k] et [g], que l'on a imaginé cette solution (incongrue, reconnaissons-le) qui consiste à inverser la place des lettres E et U, de façon que le C et le G ne soient pas immédiatement suivis d'un E. Et voilà pourquoi *orgueil*, *cercueil*, *recueil*... ou *accueil* se terminent en UEIL plutôt qu'en EUIL.

Un truc pour mémoriser dans quels mots on doit inverser

Accueil

le U et le E? C'est tout simple: rappelez-vous que «que» et «gue» n'aiment pas les «œufs» (les E). Pour écrire les sons «queuil» ou «gueuil», mettez le U avant le E.



ALLER, v. : erreur compte triple

Il y a des mots que nous utilisons à longueur de page, au point qu'on croit les connaître sur le bout du stylo-bille. Erreur! Tenez, quoi de plus courant que le verbe aller? Et pourtant il est remarquablement irrégulier. On peut dire même que c'est le plus irrégulier de tous les verbes – OK, il y a match nul avec être.

Cela ne cause que peu de difficultés à ceux dont le français est la langue maternelle, mais pour un valeureux étranger qui essaie d'appivoiser notre idiome capricieux, c'est un sérieux casse-tête.

L'étudiant qui se penche sur les conjugaisons françaises s'attend à ce qu'*aller*, avec sa terminaison en ER, se conjugue comme *jouer*. Ce qui donnerait « j'alle, tu alles, il alle... ». Mais non, c'est « je vais, tu vas, il va... ». Et au futur, nous disons « j'irai, tu iras... » alors qu'on pourrait attendre « j'al-lerai, tu alleras... ».

Les jeunes enfants conjuguent parfois ainsi, d'ailleurs : « Ils alleront à la plage... » ! Car oui, les petits Français

Aller

découvrent eux aussi la langue française, et parfois se prennent les pieds dedans.

En effet, le verbe *aller* n'est pas construit à partir d'un seul radical, comme *jouer*, mais de trois : « va », au présent de l'indicatif, « ir », au futur et au conditionnel, et « all » pour les autres formes. Mais le plus passionnant, c'est ce qui explique cette bizarrerie. Figurez-vous que le verbe *aller* « tire sa conjugaison particulière de trois verbes latins différents, qui exprimaient tous un déplacement : *ambulare*, *ire* et *vadere* », nous apprend le dictionnaire Antidote. Ces verbes nous « ont légué respectivement les formes de type allons, irons et vont », et ils sont également « liés de façon directe ou indirecte à d'autres mots français : *ambulare* (“se promener”) a fourni *ambulant*, *ambulance*, *ambulancier* », et même *ambulatoire*. Sans oublier « le somnambule, qui “dort en se promenant” » ! « *Ire* (“aller”) se dissimule en français sous la forme de son dérivé *subir*, qui signifie proprement en latin “aller sous”. » *Vadere* (« marcher ») a, lui, généré plusieurs dérivés qui ont donné en français *évader*,

évasion, évasif, évasivement, invasion et même envahir. En somme, avec le verbe *aller*, ce n'est pas un verbe que nous manipulons, mais trois!

L'usage a pioché ce qui lui convenait le mieux pour mitter une conjugaison à sa sauce. Et ce verbe a encore une particularité. Quand on dit, au futur proche, «je vais aller à la plage de bonne heure», on utilise le même verbe deux fois, sous des formes différentes, «vais» et «aller». En somme, cet aller qui nous semble si plan-plan est un sacré phénomène!



ÂNE, n. m. : erreur dans l'évolution

Allons faire un tour du côté de la ferme, amis des mots. Vous êtes-vous jamais demandé d'où venait cette métaphore imagée: «passer du coq à l'âne»? Rappelons que, selon le Larousse, une métaphore est ce «procédé par lequel on substitue à la signification d'un mot ou d'un groupe de mots une autre signification qui s'y rapporte, en vertu d'une analogie ou d'une comparaison implicite». Et il donne l'exemple de «l'hiver de la vie» pour évoquer la vieillesse. Au passage, ce côté implicite, c'est ce qui fait la différence entre métaphore et comparaison. Si vous dites «la vieillesse, c'est comme l'hiver», ce n'est plus une métaphore, c'est une comparaison.

Alors, d'où vient cette image bizarre «du coq à l'âne»? Sauter du coq à l'âne, c'est passer sans logique apparente, de manière désordonnée, d'un sujet à l'autre. Le coq et l'âne ont si peu en commun que cela fait image. Mais Claude Duneton, l'un des papes français des expressions, fait l'hypothèse dans son livre intitulé *La Puce à l'oreille*